

Mercedes Salvador-Bello: *The History of the Physiologus in Early Medieval England*. Turnhout: Brepols 2024 (Studies in Old English Literature 5). 453 p., 24 ill. € 110.00/\$ 143.00. ISBN: 978-2-503-59840-6.

Les études sur le *Physiologus* latin connaissent ces derniers temps une efflorescence d'autant plus remarquable que cette œuvre (spécialement ses versions latines) a été longtemps mal considérée.¹ Le livre de Mercedes Salvador-Bello se concentre sur la présence du *Physiologus* en milieu anglo-saxon et est ainsi complémentaire de deux autres volumes publiés en 2023 et 2024, l'un concernant les manuscrits latins continentaux du *Physiologus* du début du huitième au début du onzième siècle,² l'autre la présence du *Physiologus* en Scandinavie.³

Le présent livre apporte quelque chose de vraiment nouveau à la recherche sur le *Physiologus* latin en présentant deux manuscrits anciens qui avaient été jusqu'ici négligés (voir plus loin). Il est dommage, cependant, qu'il ne tienne pas vraiment compte des avancées de la recherche et présente les études antérieures comme si elles avaient toutes la même valeur et comme s'il n'y avait jamais de progrès en philologie et en histoire des textes et des manuscrits, mais seulement une accumulation sans remplacements. Ainsi, Salvador-Bello renvoie régulièrement à notre livre « *The Multilingual Physiologus* » (2021),⁴ qui offre une mise au point, peut-être imparfaite, mais plus à jour, sur le *Physiologus*, mais elle continue de dépendre fortement d'une littérature plus ancienne, que nous avons pourtant corrigée sur plusieurs points.

- 1 Voici l'opinion de Gaston Paris : « Là comme en d'autres cas, ce sont les plus pauvres produits de la décadence grecque ou plutôt de l'hellénisme qui ont captivé l'imagination du moyen âge » (G. Paris, compte-rendu de F. Lauchert: *Geschichte des Physiologus*. Strasbourg 1889. Dans: *Revue critique* n. s. 27, 1889, pp. 464–468, ici p. 466).
- 2 A. Dorofeeva: *Reading Nature in the Early Middle Ages. Writing, Language, and Creation in the Latin Physiologus, ca. 700–1000*. Leeds 2023 (*Premodern Ecosystems – Climate, Environment, People*).
- 3 S. Fendel: *Physiologus- und Bestiarienrezeption in Nordeuropa. Wege eines Kulturtransfers*. Berlin/Boston 2024 (*Ergänzungsbände zum Reallexikon der Germanischen Altertumskunde* 143).
- 4 C. Macé/J. Gippert (eds.): *The Multilingual Physiologus. Studies in the Oldest Greek Recension and Its Translations*. Turnhout 2021 (*Instrumenta Patristica et Mediaevalia* 84).

Par exemple, à propos du manuscrit de la Morgan Library à New York (manuscrit grec 'G'), qui est de la fin du dixième siècle (voire même du début du onzième siècle), Salvador-Bello note que « no earlier copy of the Greek text has been found so far » (p. 26), mais c'est sans compter avec un fragment de papyrus daté de la seconde moitié du sixième siècle découvert par Marco Stroppa en 2011.⁵ Il est vrai que le manuscrit grec 'G' a longtemps été considéré comme un « fifth sub-group » (p. 29) de la tradition manuscrite grecque, mais j'ai montré en 2021 qu'il appartient à la même sous-famille que 'M' (*prima classis* dans la classification de Francesco Sbordone) et qu'il ne représente pas du tout « the best version of the Greek *Physiologos* » (p. 29, n. 68) comme le pensait Ben E. Perry.⁶ En outre, il ne contient pas « an illustrated Greek *Physiologos* » (p. 29) : les *Fables* contenues dans ce manuscrit sont illustrées, mais pas le *Physiologus*.⁷

La proximité textuelle d'un passage de l'*Hexaemeron* d'Ambroise sur la perdrix avec le *Physiologus* latin ne cesse d'être reprise comme argument de datation de cette traduction,⁸ mais déjà Giovanni Orlandi (1985), qui avait relevé cette proximité, notait qu'il s'agissait plus vraisemblablement d'une inclusion du passage de l'*Hexaemeron* dans le texte de la version 'b' du *Physiologus* latin par l'auteur-compilateur de celle-ci.⁹ La date de composition de l'*Hexaemeron* ne peut donc pas être utilisée comme « *terminus ante quem* for the Latin *Physiologus* » (p. 26), mais, comme le notait justement Paola Francesca Moretti dans un article consacré à cette question en 2007, comme un « *terminus post quem* per la datazione di b ». ¹⁰

5 C. Macé: The Greek Tradition of the First Recension (Phys. Gr. I). Dans: Macé/Gippert (eds.) (note 4), pp. 49–107, ici pp. 84–90. Le manuscrit Barocci 50 de la Bodleian Library, qui contient une version remaniée de quinze chapitres, est, lui aussi, vraisemblablement plus ancien que le manuscrit 'G' (ibidem, pp. 105–106).

6 Ibidem, pp. 80–83.

7 Ibidem, pp. 56–57.

8 Cet argument est encore avancé par Dorofeeva (note 2), p. 6.

9 G. Orlandi: La tradizione del *Physiologus* e i prodromi del bestiario latino. Dans: L'uomo di fronte al mondo animale nell'alto medioevo, 7–13 aprile 1983. Tome 2. Spolte 1985 (Settimane di studio 31), pp. 1057–1106, ici p. 1068. Francis J. Carmody avait déjà noté l'*Hexaemeron* d'Ambroise comme source du chapitre 25 dans son édition de la version 'b' (1939).

10 P. F. Moretti: Ambrogio e il *Physiologus* latino sulla vana astuzia della pernice. Una noterella. Dans: G. Zanetto/S. Martinelli Tempesta/M. Ornaghi (eds.): Vestigia antiquitatis. Atti dei Seminari del Dipartimento di Scienze dell'Antichità dell'Università

Le manuscrit grec ‘Π est indiqué comme étant « Moscow, GIM, MS Sinod. gr. 432 (or 464) » (p. 29 et n. 63, ainsi que dans l’index et dans toutes les autres occurrences de ce manuscrit), mais la cote correcte est GIM, Sinod. gr. 467 (Vlad. 318 ; numéro diktyon 44092), pas « 432 » ni « 464 ». Salvador-Bello ne semble pas croire que la cote « 432 » donnée par l’éditeur du *Physiologus* dans ce manuscrit, Aleksandr Karnejev (1894), est fautive, mais c’est pourtant bien le cas, comme je l’ai expliqué dans un article publié en 2017 : le manuscrit GIM, Sinod. gr. 432 (Vlad. 317 ; numéro diktyon 44057) est un autre manuscrit, qui contient un florilège patristique et pas le *Physiologus*. Bien que Salvador-Bello note que j’ai corrigé cette cote (p. 29, n. 63), elle continue, pour une raison inconnue, de l’utiliser.

Salvador-Bello a raison de dire que la tradition du *Physiologus* latin est « particularly complex » (p. 30, n. 71), mais la présentation qu’elle en donne rend les choses encore plus confuses. Elle écrit : « The original text of *Versio Y* [...] was nevertheless lost, and all that remains is its two chief branches designated as *A* and *B* » et « Like *Y*, *Versio X* unfortunately did not survive, and its only issue has been classified by scholars as *C* » (p. 30). Cette manière de présenter les choses est déroutante : ce que Salvador-Bello veut dire, je suppose, est que les manuscrits *originiaux* (autographes des traducteurs ou archétypes de chaque tradition manuscrite respective, je ne sais) des versions ‘y’ et ‘x’ ont disparu, ce qui ne surprendra personne. C’est du moins ce que je comprends à la lecture de ceci : « In his two separate editions (1939 and 1941) of the *Physiologus*, Francis J. Carmody subsequently referred to descendants *A* and *B* deriving from the Greek archetype as *Versiones Y* and *B*, respectively [...]. Accordingly, *C* was then kept for manuscripts descending from *Versio X* » (p. 31). Cette présentation n’est pas correcte, parce que Salvador-Bello tente d’accorder entre elles les vues de Charles Cahier (1851–1856), Francis Carmody (1939–1941) et Francesco Sbordone (1949), alors qu’elles ne sont pas compatibles et, sur plusieurs points, dépassées.

Shari Boodts et moi-même avons essayé de clarifier les choses en 2021 et proposé un système plus cohérent, en utilisant des lettres minuscules pour les versions (qui sont, si l’on veut, des abstractions, de la même manière que toute œuvre littéraire), ‘y’, ‘x’ et ‘b’, et des lettres majuscules pour les sigles des manuscrits, ‘A’ et ‘C’ en l’occurrence. ‘A’ est un manuscrit ‘mixte’ contenant des chapitres de la version ‘y’ et d’autres de la version ‘b’, et ‘C’ est

degli Studi di Milano (2003–2005). Milan 2007 (Quaderni di Acme 89), pp. 35–47, ici p. 47. Cet article n’est pas cité par Salvador-Bello.

l'un des deux manuscrits qui contiennent la version 'x'.¹¹ Sans doute Salvador-Bello admet-elle que « Carmody's and Cahier/Martin's editions [...] thus gave way to a confusing set of sigla, which has been perpetuated by subsequent scholars » (p. 31), mais alors pourquoi ne pas adopter ou amender le système que nous avons mis au point au lieu de revenir en arrière ?

Difficile en effet d'égarer davantage le lecteur qu'en écrivant ceci : « As explained by Sbordone, the versions included in Brussels MS 10066–77 (*A*) and Bern, Cod. 233 (*B*) constitute what has been defined by him as family *AB* deriving from a common Greek archetype, whose closest relative is Moscow, MS Sinod. gr. 432 (or 464, *II*) » (p. 35). Cette présentation de la tradition est non seulement obsolète, sans même parler de la cote doublement erronée du manuscrit 'II', évoquée plus haut, ni du fait que Sbordone considérait ce manuscrit grec (et donc les versions qui en dépendent) comme représentatif d'un état de texte grec le plus éloigné de l'original,¹² mais elle est surtout faussée. Tout d'abord, pourquoi parler « d'archétype grec » ? 'Archétype' est un terme stématique, pas l'indication du modèle d'une traduction. Ensuite, la version 'y', conservée dans plusieurs manuscrits, comme Salvador-Bello le sait bien (mais elle semble indiquer ici le contraire), a bien été réalisée sur un état de texte grec proche de 'II', mais la version 'b' est une réécriture amplifiée de la traduction 'y' ; le manuscrit 'A' combine des chapitres 'y' et 'b'.¹³ Il est donc étrange de reléguer la présentation de la version 'y' proprement dite à la fin de cette section, puisque c'est la version latine dont toutes les autres, sauf la version 'x', dérivent directement ou indirectement. Salvador-Bello écrit : « The next Latin model that needs to be considered in this section is *Versio Y*, which is by far the most problematic of the three main recensions, since it has a high degree of textual variation [...]. Compared to *B*, this variant

11 S. Boodts/C. Macé: The Latin Tradition. Dans: Macé/Gippert (eds.) (note 4), pp. 109–158, ici pp. 114–115.

12 Sbordone suivait en cela l'opinion de Karnejev. Comme je l'ai montré, ce parti-pris de Sbordone, qui conditionne son stemma et son édition, est faux : Macé (note 5), ainsi que C. Macé: The Original Text Form and Chapters Order of the *Physiologus*, with an Edition of the Chapter on the Lizard in *II*. Dans: Matenadaran. Medieval and Early Modern Armenian Studies 1/2, 2024, pp. 9–34 (<https://doi.org/10.1484/J.MEMAS.5.150233>).

13 Salvador-Bello en est bien consciente: voir pp. 31–33. Dans son Appendix 2 (p. 387), Salvador-Bello range le manuscrit «A» parmi les « hybrid versions ». Le manuscrit St Gallen, Stiftsbibliothek, Cod. Sang. 230, en revanche, se trouve dans la colonne « *Versio Y* », alors qu'il contient lui aussi des chapitres 'y' et des chapitres 'b' (Boodts/Macé [note 11], pp. 129–130).

generally gives much shorter descriptions [...] » (p. 36). Je ne comprends pas ce que « model » et « variant » veulent dire ici. Les manuscrits de la version 'b' présentent eux aussi des variations textuelles parfois importantes et cette version nous semble nettement plus « problématique » (si ce mot a un sens en critique textuelle) que la version 'y'.¹⁴ Il est étrange de considérer 'y' à l'aune de 'b', puisque c'est 'b' qui dépend de 'y' et pas l'inverse (même si 'b' relève probablement d'un état plus ancien du texte que celui reflété par les manuscrits 'y' proprement dits).

La présentation de la version 'x' n'est pas plus éclairante : « The text of *Versio C* is not very different from that found in *Versio Y*, although it occasionally provides idiosyncratic readings that are not found in this model » (p. 40). Encore une fois je ne comprends pas ce que « model » veut dire ici : 'y' n'est pas le « modèle » de 'x'. Et comment peut-on affirmer que ces deux versions sont « not very different », alors qu'il s'agit de deux traductions différentes, réalisées par des traducteurs différents (sans doute pas au même endroit ni au même moment), sur la base de modèles grecs différents ?

Dans la discussion sur le *Liber glossarum*, Salvador-Bello écrit : « Notwithstanding the corrupt nature of the source, the *Physiologus* excerpts in the *Liber glossarum* provide us with a valuable early textual representation of *Versio B* » (p. 42). En fait, comme Silvia Gorla l'a montré en 2018, le *Liber glossarum* puise probablement à plusieurs manuscrits de différentes versions du *Physiologus*, et non pas seulement à 'b'. L'article de Gorla est cité par Salvador-Bello, mais, encore une fois, sur le même pied que d'autres ouvrages antérieurs et qui ne s'occupent, contrairement à l'article de Gorla, qu'en passant et de manière superficielle du *Liber glossarum*. En outre, parler de la « corrupt nature » du *Liber glossarum* montre une incompréhension du travail du compilateur, qui combine différentes sources, change les textes, les corrige, les adapte à ses besoins. Il s'agit évidemment d'un témoin *indirect*, qui ne peut pas être utilisé de la même manière qu'un témoin *direct*. Toutefois, dans mon édition de la version 'x' du chapitre sur le pélican, par exemple, j'ai corrigé plusieurs fois le texte des manuscrits 'C' et 'W' grâce au *Liber glossarum*.¹⁵

Quelques listes de livres médiévales « with an Insular connection », qui pourraient faire référence à un exemplaire du *Physiologus*, sont traitées aux pp. 51–

14 Boodts/Macé (note 11), pp. 127–128.

15 C. Macé: *Phys. Lat. X* (Pelican). Dans: Macé/Gippert (eds.) (note 4), pp. 464–467, ici p. 464.

55. À propos de la liste contenue dans le manuscrit Munich Clm 14222 (fol. 17r),¹⁶ Salvador-Bello note : « As was pointed out above, the allusion to the *Physiologus* as a ‘Liber bestiarum’ is very common, as attested to in the incipit of the early Frankish manuscripts discussed earlier » (p. 53). En réalité, le titre *Liber bestiarum* ne se trouve que dans le seul manuscrit latin ‘G’ (Wolffenbüttel, Herzog August Bibliothek, Gud. lat. 131), un codex du onzième siècle,¹⁷ alors que les autres manuscrits auxquels Salvador-Bello fait allusion (‘E’ et ‘M’) ont « *de natura/naturis animalium* » (p. 50) ; cette différence, qui peut sembler mince, est, à mon avis, significative. Il n’est donc absolument pas certain que cette liste fasse référence à un exemplaire du *Physiologus*. Et la même prudence doit s’appliquer aussi à une autre liste, où l’on trouve le même titre *Liber bestiarum* ; il s’agit du célèbre Testament d’Évrard de Frioul,¹⁸ sur la base duquel Salvador-Bello conclut : « The *Physiologus* must have also played a crucial role in the instruction of members of the Frankish aristocracy » (p. 54). Or, que le *Physiologus* latin (que ce soit la version ‘y’ ou la version ‘x’) ait jamais pu jouer un « rôle crucial dans l’instruction » (et dans quel domaine ?) est très douteux (même si les histoires sont fascinantes, la traduction est souvent incompréhensible). Voici pour l’introduction.

Douteux également sont les rapprochements du « *porphyryon* » et du « *stellio* » dans le commentaire biblique de Canterbury (partie 1 : « Knowledge of the *Physiologus* in the Seventh and Eighth Centuries », pp. 59–177 ; chapitre 1 : « The School of Canterbury », pp. 57–177) avec le *charadrius* et le lézard du *Physiologus* (pp. 62–64) : ni les noms, ni les histoires, ni les morales n’ont grand-chose en commun. La même conclusion vaut pour le diamant dans le même commentaire : Salvador-Bello note elle-même que Bernhard Bischoff et Michael Lapidge ont montré qu’il s’agissait d’une reprise d’Isidore, qui a utilisé le *Physiologus* et d’autres sources (pp. 64–65). Le rapprochement, pour un motif particulier concernant le diamant dans le commentaire, avec le chapitre 32bis du *Physiologus* (p. 66) est trompeur, puisque ce chapitre est édité par Sbordone sur la base de notes prises par le savant Leone Allacci (XVIIe siècle) et que le texte est inspiré de Pline, qui est vraisemblablement la source du commentaire de Canterbury ici (peut-être à travers le commentaire de

16 Voir aussi Dorofeeva (note 2), pp. 45 et 58 à propos de cette liste.

17 Boodts/Macé (note 11), p. 119.

18 Voir aussi Dorofeeva (note 2), pp. 43 et 60–61 à propos de cette liste.

Jérôme sur Amos).¹⁹ Salvador-Bello a donc raison d'écrire : « The examples that have been discussed so far, however, do not provide us with conclusive evidence of the possible use of the *Physiologus* in the Canterbury biblical commentaries » (p. 66). Elle entretient cependant le doute alors qu'il ne devrait y en avoir aucun : il n'y a aucune trace démontrée de l'influence du *Physiologus* sur ce commentaire. De même, la discussion du texte du commentaire de Canterbury sur la perle (pp. 67–70) est biaisée par un mauvais usage de l'édition de Sbordone : « If *Recension I* of the Greek *Physiologos* is considered, the correspondences with the Canterbury-school text are even stronger, as observed in the following passage » (p. 69), le passage en question étant le chapitre 44c de Sbordone, qui n'a rien à faire avec la première recension grecque du *Physiologus*, puisque Sbordone l'a tiré d'une autre œuvre contenue dans un manuscrit grec de la fin du XVe siècle.²⁰

Le manuscrit de la version 'y' Clm 14388 ('N') contient, à la suite du *Physiologus* (après l'explicit), trois courts extraits sur les parfums tirés du commentaire de Canterbury. Ces extraits font l'objet d'une assez longue discussion visant à démontrer, contre toute évidence, que « a connection between the *Physiologus* and the Canterbury school [...] should not be ruled out » (p. 73). La discussion est surtout basée sur le fait que Jean Chrysostome, à qui le *Physiologus* est attribué dans le manuscrit (fol. 183v), était évêque de Constantinople, et que Théodore de Canterbury (qui n'est pas nommé dans le manuscrit), natif de Tarse, est passé par Constantinople (pp. 72–73). Le lien est donc on ne peut plus ténu.

Les développements qui suivent ce premier chapitre de la première partie concernent le *Liber monstrorum* (chapitre 2), deux œuvres d'Aldhelm, *De virginitate* et *Enigmata* (chapitres 3 et 4), et les *Enigmata Eusebii* (chapitre 5).

Le chapitre 2 (« The *Liber monstrorum* », pp. 79–101) offre une présentation du *Liber monstrorum* et de ses manuscrits et une discussion des passages où l'influence (directe ou à travers Isidore) du *Physiologus* est avérée. L'exemple le plus clair est celui de l'*autolops* (pp. 90–91), où la marque du *Physiologus* latin est indéniable, puisque le nom de cet animal n'existe que là.²¹ En revanche,

19 À propos de ce chapitre voir H. Schneider: Introduction to the *Physiologus*. Dans: Macé/Gippert (eds.) (note 4), pp. 31–47, ici pp. 41–42.

20 Macé (note 5), p. 95.

21 Voir l'article, dirigé par Emmanuelle Kuhry et moi-même : The Oldest Versions of the *Physiologus*: The Chapter on the Antelope, soumis pour publication à la RHT.

que le *Liber monstrorum* fasse suivre le chapitre sur la sirène par un chapitre sur l'hippocentaure plutôt que sur l'onocentaure n'est en rien une indication que « the author of the *Liber monstrorum* had the *Physiologos* – or perhaps a Latin copy faithfully reproducing the Greek version – at hand » (p. 92),²² parce que les deux mots sont interchangeables.²³ La version 'b' du *Physiologus* a vraisemblablement ajouté une description du centaure, qui manquait dans la version 'y' et dans le modèle grec de celle-ci, mais c'est une description traditionnelle, qui est naturellement semblable, mais non identique à celle du *Liber monstrorum*. Dans cette dernière, le centaure est dit incapable d'articuler un son humain, une caractéristique qui ne se trouve dans aucune version latine du *Physiologus*, comme le note justement Salvador-Bello (p. 93). Je ne vois dès lors aucun sens dans la mise en parallèle de cette caractéristique (p. 93) avec le fait que les sirènes (et non les centaures) ont une voix mélodieuse qui 'séduit les cœurs des innocents' dans la version latine 'x' (comme dans son modèle grec ; c'est d'ailleurs un topos de la littérature antique). De même, je trouve le parallèle entre l'expression *equorum et hominum commixtam naturam habent* du *Liber monstrorum* (p. 92) et celle *est asinus humano corpore mixtus* du *Physiologus Theobaldi* (p. 93) insuffisant pour démontrer quoi que ce soit. Encore moins convaincante est la supposition que l'absence de parole chez le centaure (*Liber monstrorum*) puisse être une allusion à la parole des hérétiques (*Physiologus*) (pp. 93–94). La conclusion du chapitre (pp. 100–101) est donc faible, d'autant plus qu'il n'est pas certain, comme l'admet Salvador-Bello, que le *Liber monstrorum* ait été composé en Angleterre (p. 101).

Les parallèles tirés par Salvador-Bello entre le *De virginitate* d'Aldhelm et le *Physiologus* (chapitre 3 : « Aldhelm's *De uirginitate* », pp. 103–124) ne sont pas probants, parce qu'il s'agit chaque fois de motifs traditionnels de l'exégèse biblique (la Vierge et la perle, la dureté du diamant, le chant des sirènes, la salamandre dans le brasier) et non d'éléments qui seraient propres au *Physiologus*.

22 Salvador-Bello indique par *Physiologos* (finale -os) le texte grec et par *Physiologus* (finale -us) le texte latin (je ne suis pas cet usage dans le présent compte-rendu sauf dans les citations du livre de Salvador-Bello). Le titre grec du chapitre donné p. 92, *περὶ σειρήνων καὶ ἵπποχενταύρων*, doit être évidemment corrigé en *περὶ σειρήνων καὶ ἵπποκένταυρων*. La question n'est pas de savoir si *ἵπποκένταυροι* « seems to be the preferred form in this version » (p. 92) par rapport à *ὄνοκένταυροι*, mais quel état du texte grec les traducteurs latins des différentes versions latines du *Physiologus* avaient sous les yeux.

23 Isid. orig. 11,3,39 : *Onocentaurum autem vocari eo quod media hominis specie, media asini esse dicatur; sicut et Hippocentauri, quod equorum hominumque in eis natura coniuncta fuisse putatur* (texte tiré du *Corpus corporum*, <https://mlat.uzh.ch/>).

Dans le cas des *Enigmata* (chapitre 4 : « Aldhelm's *Enigmata* », pp. 125–164), le terrain semble plus solide et l'influence (directe ou à travers Isidore) du *Physiologus* (version 'b' ?) avait en effet été notée par la recherche antérieure (p. 130). Les proximités verbales notées par Salvador-Bello entre les *Enigmata* et le *Physiologus Theobaldi* sont elles aussi plus convaincantes, mais, comme l'écrit Salvador-Bello dans une note de bas de page : « Of course, the alternative view that Theobald himself could have used some passages from Aldhelm's *Enigmata* for the first three chapters of his *Physiologus* should not be precluded » (p. 163, n. 152). Étant donnée la datation traditionnelle du *Physiologus Theobaldi* au onzième siècle, cette vue « alternative » semble, jusqu'à preuve du contraire, la plus vraisemblable.²⁴

Enfin, les énigmes sur le lézard, la chimère et la panthère dans les *Enigmata Eusebii* (chapitre 5 : « Eusebius's *Enigmata* », pp. 165–177) sont bien plus proches d'Isidore que du *Physiologus* (même si Isidore s'inspire en partie du *Physiologus*). Que le nom de la panthère soit écrit par erreur *patera* dans le manuscrit du *Physiologus* 'b', Bern, Burgerbibliothek, Cod. 233, ce qui correspond au logogriphe d'Eusèbe (*et genitor dicor, si littera tertia cedat*), n'est pas un argument suffisant pour induire un lien entre les deux œuvres (p. 175), il s'agit plutôt d'une coïncidence, les titres dans le manuscrit de Berne étant très souvent fautifs.²⁵

Après cette première partie bien peu convaincante, la deuxième partie examine deux manuscrits datés du neuvième siècle et contenant, entre autres, un texte du *Physiologus* latin, version 'y' (« The *Physiologus* in the Ninth and Tenth Centuries », pp. 179–258). Ces témoins, soulignons-le, avaient été presque totalement négligés par la recherche antérieure (et notamment par notre propre article de 2021 sur le *Physiologus* latin)²⁶ : Oxford, Bodleian Li-

24 Par exemple, l'expression *non claudens lumina* dans l'énigme du lion (p. 132) a peut-être un écho dans *nunquam lumina claudit* du *Physiologus Theobaldi* (p. 137) : l'expression est virgilienne (*Aeneis* 10,746 : *in aeternam clauduntur lumina noctem*, texte tiré du *Corpus corporum*, <https://mlat.uzh.ch/>) et Aldhelm l'utilise plusieurs fois ailleurs d'après une recherche dans le *Corpus corporum*.

25 Voir la table 1 dans F. Mittenhuber: Die Berner Physiologus-Handschriften. Drei Bücher, drei Geschichten. Dans: Z. K. Garský/R. Hirsch-Luipold (eds.): *Christus in natura. Quellen, Hermeneutik und Rezeption des Physiologus*. Berlin/Boston 2019 (Studies of the Bible and Its Reception 11), pp. 177–188, ici pp. 187–188 ; par exemple *de cerobolim* (ou *caerobolam*) *lapides igniferi*, *de nesticorace* (ou *neccticorace*), *de hibes* (ou *hyciis*), *de bildris* (ou *childris*), *de corcon* etc.

26 Boodts/Macé (note 5).

brary, Laud. Misc. 129,²⁷ et Arras, Bibliothèque Municipale, MS 636, qui sont décrits aux pp. 182–187 et 187–197 respectivement.

À la p. 191, Salvador-Bello note à propos du manuscrit d'Arras : « A further noteworthy aspect [...] suggesting a reasonable link with Anglo-Saxon England is the presence of a neumed passage following the *Physiologus* » sur le fol. 88v, que Salvador-Bello identifie comme une pièce provenant du *Winchester Troper* (p. 192). Salvador-Bello entend alors expliquer la présence de ce trope en lien avec le *Physiologus*, mais le raisonnement m'échappe totalement. Ce que Salvador-Bello ne dit pas, cependant, c'est que le *Physiologus* se termine vers la fin de la première colonne du fol. 88r, dont la deuxième colonne a été découpée et que le trope a été écrit en haut de ce qui reste du fol. 88v (laissé en blanc), vraisemblablement après la mutilation de celui-ci, et par une main plus récente. Visuellement ce trope est donc beaucoup plus en lien avec le texte qui commence au fol. 89r et dont, malheureusement, Salvador-Bello ne dit rien. Une description claire du contenu du manuscrit d'Arras fait cruellement défaut : des pages de Salvador-Bello on ne peut pas déduire quelles œuvres se trouvent sur quels folios.

Salvador-Bello pense que le fait que le *Physiologus* du manuscrit d'Arras se termine avec le chapitre sur le cerf (chapitre 43 de l'édition de la version 'y' par Carmody et chapitre 36 du manuscrit d'Arras, cf. p. 390) est un « choix » (du copiste ?) : « The choice of this animal apparently constitutes an anomalous ending for a Latin *Physiologus* » (p. 193). L'autrice ne semble pas considérer que l'exemplaire du manuscrit d'Arras ait pu être mutilé.²⁸ Elle ne remarque pas non plus que le chapitre sur le cerf est le dernier dans le manuscrit de la version 'b' Bern, Burgerbibliothek, Cod. 233 et l'avant-dernier dans l'Oxford, Bodleian Library, Auct. T. II. 23, lui aussi un témoin de la version 'b'. Enfin, bien que cela soit évident dans la table des chapitres aux pp. 389–390 (Appendix 3 : « The Order of the Chapters of the Laud and the Arras *Physiologi*, as Compared to Versio Y »), il n'apparaît pas à Salvador-Bello que

27 Ce manuscrit est signalé et étudié aussi par Dorofeeva (note 2), pp. 182–187 et, pour le contenu du *Physiologus*, p. 216. Salvador-Bello note (p. 19, n. 12) qu'elle n'a pas pu consulter le livre de Dorofeeva, publié en 2023.

28 Salvador-Bello note que « As inferred from the word 'Amen' (fol. 88^{va}), spelt in capital letters at the end of the chapter on the hart in the Arras *Physiologus*, there is no doubt that the copyist considered this entry as the final topic » (p. 193). En effet, et c'est clair aussi parce que le reste de la colonne a été laissé blanc (comme probablement la deuxième colonne, qui a été coupée), mais cela prouve seulement que c'était le dernier chapitre dans son modèle, qui pouvait, lui, être mutilé.

le manuscrit d'Arras suit exactement l'ordre des chapitres de la version 'y' dans l'édition de Carmody et que, donc, le copiste n'a pas inventé cet ordre mais l'a hérité de son modèle. Pour expliquer cette « anomalie » apparente, Salvador-Bello convoque la version arménienne du *Physiologus* et le manuscrit grec 'Π' (p. 193), comme si le manuscrit d'Arras contenait une nouvelle traduction du grec ou quelque chose de plus original que les autres manuscrits 'y'. En effet, elle continue : « The Moscow *Physiologus* ends with the peridexion tree, but it has been pointed out that the Armenian text reproduces the order of the original Greek archetype, which omitted some of the last chapters usually found in *Versio Y* », avec un renvoi (n. 79) à la p. 3 du livre de Gohar Muradyan sur le *Physiologus* arménien (2005).²⁹ Tout d'abord, remarquons que le *Physiologus* dans le manuscrit grec 'Π' ne se termine pas avec le *peridexion* (chapitre 34 de l'édition de Sbordone), mais avec la licorne (chapitre 22 de l'édition de Sbordone).³⁰ L'ordre de quelques chapitres dans le modèle de 'Π' a été accidentellement perturbé, comme le montrent plusieurs fusions erronées de chapitres ; par exemple, le début du chapitre sur la licorne se trouve au fol. 203r et la fin au fol. 200r. Si l'on replace correctement les chapitres, le dernier chapitre devrait être celui sur le diamant (chapitre 32 de l'édition de Sbordone).³¹ Ensuite, « l'archétype » de la tradition grecque n'avait certainement pas omis « some of the last chapters usually found in *Versio Y* » (qui viendraient d'où alors ?) ; cette supposition est basée sur des malentendus et sur l'utilisation d'une bibliographie qui a été corrigée et dépassée par nos articles sur les différentes traditions du *Physiologus*.³² De sa présentation largement erronée Salvador-Bello conclut : « It may therefore

29 G. Muradyan: *Physiologus. The Greek and Armenian Versions with a Study of Translation Technique*. Louvain/Paris/Dudley, MA 2005 (Hebrew University Armenian Studies 6).

30 A. Karnejev: *Der Physiologus der Moskauer Synodallbibliothek. Ein Beitrag zur Lösung der Frage nach der Vorlage des armenischen und eines alten lateinischen Physiologus*. Dans: *ByzZ* 3, 1894, pp. 26–63, ici pp. 62–63 (« Kap. 35. Περὶ μονοκέρωτος »).

31 *Physiologus*. Ed. F. Sbordone. Milan/Gênes/Rome/Naples 1936, p. LXVII.

32 Plusieurs choses ne sont plus valables ou s'avèrent même fausses parmi les affirmations de Gohar Muradyan à la p. 3 de son livre (note 29), page à laquelle Salvador-Bello renvoie régulièrement pour cette section. Ces inexactitudes et erreurs ont été rectifiées dans les différentes mises au point de notre livre : voir pour la version arménienne et la version géorgienne, qui en dérive, les articles de Muradyan et Aram Topchyan et de Jost Gippert, respectivement, dans Macé/Gippert (eds.) (note 4), pp. 281–303 et 305–350.

not be rash to deduce that the Latin exemplar used by the Arras scribe probably derived from a Greek *Physiologos* ending in the hart. As the Arras *Physiologus* is also close to the amount of subjects (36) presented in the Armenian version (34), this similarity points to the possibility that specimens shorter than *Versio Y*, as illustrated by the Laud and the St Gall *Physiologi*, were available in early medieval Francia » (p. 193). Ces deux conclusions doivent être écartées. Il ne peut y avoir aucun doute sur le fait que la traduction latine ‘y’ a été réalisée en une fois (et une seule fois), sur la base d’un exemplaire grec proche de l’hyparchétype commun à ‘II’ et au modèle grec de la version arménienne, mais plus complet et moins abimé que celui-ci.³³ Il n’y a aucun sens, ni historique ni philologique, à mettre tous les manuscrits dans toutes les langues sur le même pied, comme s’ils étaient tous des produits d’une germination spontanée sans histoire et sans origine.

Tout au long du livre, Salvador-Bello tire des conclusions fragiles de rapprochements douteux. Ainsi, parce que l’*Interpretatio euangeliorum* est attribuée dans le manuscrit d’Arras (et dans d’autres)³⁴ à un Jean *os aureum*, pape de Rome (pp. 193–194), Salvador-Bello conclut « It is therefore not surprising to find a copy of the *Physiologus* together with the *Interpretatio euangeliorum* in this manuscript, since the compilers probably thought that the two works were by John Chrysostom » (p. 195). Mais dans le manuscrit d’Arras c’est seulement l’*Interpretatio* (fol. 1r–61v) qui est attribuée à ce Jean « bouche d’or » et non le *Physiologus*, qui n’a pas de titre dans ce manuscrit, l’espace pour le titre étant laissé en blanc (fol. 80r). Entre les deux œuvres se trouvent d’autres textes, qui ne sont pas non plus attribués à Chrysostome. Enfin, il n’est pas correct de dire que l’attribution du *Physiologus* à Chrysostome « had become a tradition in the early Middle Ages » (p. 195) : c’est le cas seulement

33 Macé (note 5), pp. 76–79, ainsi que Macé (note 12).

34 L. J. Dorfbauer: Die *Interpretatio euangeliorum* des « Epiphanius latinus » (CPL 914) und ihr Verhältnis zum Evangelienkommentar Fortunatians von Aquileia. Dans: REAug 61, 2015, pp. 69–110, ici p. 78. Salvador-Bello renvoie à cet article p. 194, n. 82 : « Dorfbauer, ‘Die *Interpretatio euangeliorum*’, p. 70, also considers the possibility that this might be a reference to the Arras scribe or some other unknown bishop ». Mais Lukas J. Dorfbauer ne dit pas cela du tout. Il rapporte une opinion de Morin (qu’il ne partage pas), qui voyait dans ce Jean le commanditaire des copies de Reims et Arras (p. 70) : « Außerdem schloss er [Morin] Identifikationen des in den Handschriften von Reims und Arras genannten *Iohannes episcopus* mit Johannes Chrysostomos oder Johannes von Jerusalem dezidiert aus: Es handle sich gar nicht um eine Autorenangabe, sondern bloß um eine Notiz, ein unbekannter Bischof namens Johannes habe das Werk abschreiben lassen. »

des *Dicta Chrysostomi*³⁵ et des deux manuscrits de la version ‘y’ de Munich, ‘M’ et ‘N’,³⁶ qui n’appartiennent pas à la même branche de la tradition de la version ‘y’ que le manuscrit d’Arras (voir plus loin). Les hypothèses soulevées par Salvador-Bello pour expliquer les raisons de la compilation du manuscrit d’Arras et ses circonstances (pp. 195–197) me semblent donc peu crédibles.

Passons maintenant à la comparaison des textes du *Physiologus* dans les manuscrits d’Arras (que j’appellerai désormais ‘Q’) et d’Oxford (‘L’) avec l’édition de la version ‘y’ par Carmody (pp. 197–221). Le fait que nous n’avons pas tenu compte, Shari Boodts et moi-même, de ces deux manuscrits dans notre étude de la tradition de la version ‘y’ va nous forcer à revoir et sans doute à corriger certaines de nos conclusions.³⁷ Toutefois, pour être valable, la comparaison des textes de ‘L’ et ‘Q’ devrait être faite par rapport à tous les autres manuscrits connus de la version ‘y’ et pas à l’édition de Carmody.

Pour simplifier, je ne considère ici que les manuscrits de la version ‘y’ proprement dite, pas ceux qui contiennent aussi des chapitres de la version ‘b’. Il faut noter cependant que le manuscrit ‘E’, le plus ancien manuscrit latin contenant une version du *Physiologus*, contient lui aussi, déjà, quatre chapitres de la version ‘b’.³⁸ Outre ‘L’ et ‘Q’, on compte cinq manuscrits de la version ‘y’ proprement dite :

- E = Bern, Burgerbibliothek, Cod. 611 (début du huitième siècle)
- G = Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, Gud. lat. 131 (onzième siècle)
- M = München, BSB, Clm 19417 (début du neuvième siècle)
- N = München, BSB, Clm 14388 (milieu du neuvième siècle)
- P = Paris, BnF, NAL 455 (dixième siècle)

Les manuscrits ‘M’ et ‘N’ sont apparentés et semblent avoir parfois corrigé le texte.³⁹ Sur la base des chapitres sur le pélican (présent dans les cinq manuscrits + ‘LQ’) et sur la panthère (présent dans ‘EGN’ seulement + ‘Q’),

35 Boodts/Macé (note 11), pp. 148–150.

36 Ibidem, pp. 119–120.

37 Ibidem, spécialement pp. 121–122 et pp. 132–143. Emmanuelle Kuhry et moi-même préparons une nouvelle édition critique des plus anciennes versions du *Physiologus* grec et latin dans le cadre d’un projet financé par la Deutsche Forschungsgemeinschaft (DFG) et par l’Agence nationale de la recherche (ANR) (2025–2028).

38 Boodts/Macé (note 11), p. 118.

39 Ibidem, p. 121.

nous avons supposé que les autres manuscrits, ‘EGP’, étaient également apparentés entre eux, car ils présentent des omissions par rapport à ‘MN’ et au texte grec, qui est la source de la traduction latine.⁴⁰ L’étude de Salvador-Bello renforce cette conclusion, en montrant que ‘L’ et ‘Q’ sont plus proches du texte de ‘EGP’ (p. 221). Salvador-Bello relève en outre avec justesse – et cela n’a pas été souvent noté – que, comme ‘EGP’, les manuscrits ‘Q’ et ‘L’ omettent systématiquement les mentions du *Physiologus* dans le texte (p. 198), ce qui est sans aucun doute un changement délibéré.

Toutefois, méthodologiquement, Salvador-Bello ne fait pas de différence entre les fautes (ou variantes secondaires) et les leçons originales (ou variantes primaires), ce qui ne lui permet pas d’aboutir à des conclusions solides concernant les rapports entre les manuscrits.⁴¹ Il est important de noter que la source grecque permet souvent de reconnaître quelle doit avoir été la leçon originale dans la traduction. Salvador-Bello ne semble pas avoir compris la manière dont nous utilisons la source grecque dans notre article sur la tradition latine. Elle note en effet que, à propos du chapitre sur la licorne, nous avons « noted the possible influence from the Greek text in the corresponding passage from the *Corpus Physiologus*, since they did not know about the existence of the Laud and the Arras versions » (p. 220, n. 226),⁴² avec une référence à la p. 142 de notre article. En effet, nous avons comparé le texte sur la licorne dans le manuscrit Cambridge, Corpus Christi College 448 avec l’édition de Carmody, basée dans ce cas sur les seuls manuscrits ‘MN’, parce que, dans le manuscrit ‘E’, ce chapitre vient de la version ‘b’, ‘P’ n’a pas ce chapitre, et Carmody ne connaissait pas le manuscrit ‘G’ (ni, évidemment, ‘L’ et ‘Q’). La présence d’une phrase dans le manuscrit Corpus Christi et dans le texte grec original,⁴³ mais absente de l’édition de Carmody,

40 Ibidem, p. 122.

41 C’est un principe essentiel de la philologie, qui est malheureusement trop souvent mal compris ou négligé : seules les variantes secondaires significatives (ce qu’on appelait avant *Leitfehler*) peuvent indiquer une parenté, pas les leçons primaires. Voir, par exemple, P. Chiesa: *Principles and Practice*. Dans: P. Roelli (ed.): *Handbook of Stemmataology. History, Methodology, Digital Approaches*. Berlin/Boston 2020, pp. 74–87, ici pp. 79–80.

42 Le texte grec dans la note de Salvador-Bello (p. 220, n. 226) doit être corrigé : οὐκ ἠδυνήθησαν [pour ἠδυνήθησαν] ἄγγελος [pour ἄγγελοι] καὶ δυνάμεις αὐτὸν κρατῆσαι [pour κρατῆσαι], ἀλλὰ [pour ἀλλ] ἐσκήνωσεν εἰς τὴν [pour τὴν] γαστέρα τῆς ἀληθοῦς [pour ἀληθοῦς] ἀγνῆς παρθένου Μαρίας.

43 Boodts/Macé (note 11), pp. 142–143.

nous faisait soupçonner que cette phrase devait avoir existé dans l'original de la traduction 'y', puis avoir disparu des manuscrits – en fait seulement de 'MN', comme cela apparaît maintenant clairement. En aucun cas nous n'avons parlé d'une « possible influence from the Greek text » (p. 220, n. 226). Mais Salvador-Bello a raison de dire que, si nous avions connu les manuscrits 'L' et 'Q', nos conclusions auraient pu être plus assurées. Nous écrivions: « it is clear that both F [= Corpus Christi College 448] and Phys. Lat. b retained a trace of a sentence which was in the Greek model of *Phys. Lat. v [= la traduction 'y' originale supposée] but has been lost in Phys. Lat. y (according to Carmody's edition) ». ⁴⁴ Nous notions aussi que cette phrase est présente dans le manuscrit 'G', ⁴⁵ ce qui aurait dû nous pousser déjà à supposer qu'il s'agissait d'une omission propre à la branche 'MN' et non à la traduction 'y', mais nous avons accordé trop de crédit à l'édition de Carmody.

Je ne prendrai que l'exemple du chapitre sur le pélican, dont Shari Boodts a donné une nouvelle édition en 2021 et qui est contenu dans plus de manuscrits ('MN' et 'EGP') que le chapitre sur la panthère, également édité dans le volume de 2021 (la comparaison du chapitre sur le pélican par Salvador-Bello se trouve aux pp. 203–205).

Voici les variantes relevées par rapport au texte édité par Shari Boodts :⁴⁶

Le titre du chapitre manque en Q (les titres devaient sans doute être copiés plus tard), L a *De pellicano*.

§ 1: LQ ont la même inversion que P : *dauid dicit in psalmo*. Au lieu de *in solitudine*, LQ ont *solitudinis* comme EGP contre *in solitudine* en MN, mais je laisse de côtés les variantes qui concernent le texte biblique.⁴⁷

§ 2: *Physiologus dicit de pellicano quia* MN: *pellecanus/pelicanus* EG, *hic pelicanus* P, *hic* LQ | *amator est filiorum* MN: *amator (amatus E) filiorum* EG, *amator (amor Q) pullorum* PLQ.

§ 3: *Sz] quando* PLQ | *natos] pullos* P, *eos* LQ | *paruuli] om.* PLQ | LQ ont le même déplacement de *incipiunt* après *in faciem* que P.

44 Ibidem, p. 143.

45 Ibidem, p. 142, n. 82. Cette information nous avait été fournie par Emmanuelle Kuhry, car nous ne disposions pas d'une reproduction complète de 'G'.

46 S. Boodts: Phys. Lat. Y (Pelican). Dans: Macé/Gippert (eds.) (note 4), pp. 434–437.

47 Voir à ce sujet la n. 132, pp. 203–204, du présent livre.

§ 5: *moti] commoti* PLQ.

§ 6: *mater eorum percutiens costam suam] uenit mater eorum aperiens latus suum*
PLQ.

§ 8: *increpat* MN: *dicit* EG, om. PLQ.

§ 15: om. EGPLQ.

Je n'ai pas noté toutes les variantes mais seulement celles qui me semblaient les plus significatives. Dans plusieurs cas, il était difficile de décider, entre les variantes de 'MN' d'une part et celles de 'EGP' d'autre part, quel texte éditer, parce que le témoignage du texte source (que nous avons appelé alors « grec α ») n'était pas clair ou indifférent. Il est aussi très possible que l'archétype latin contenait des fautes qui ont été corrigées différemment dans les deux branches. Quoi qu'il soit, il apparaît que, en ce qui concerne le chapitre sur le pélican, 'EGPLQ' ont des variantes secondaires communes et forment donc une famille, et que 'PLQ' en ont d'autres encore et sont donc une sous-famille de cette même branche. Certaines de ces variantes secondaires semblent s'expliquer comme des changements volontaires, mais cela ne suffit pas pour affirmer que les manuscrits 'EGPLQ' ou seulement 'PLQ' contiennent une « standardized Continental recension » (p. 381).

Le chapitre 7 (« *The Phoenix* », pp. 225–241) traite du poème en vieil anglais *Phoenix*, contenu dans l'*Exeter Book*. Dora Faraci avait déjà mis en évidence le fait que, dans le poème, le phénix est dit renaître comme un aigle, un détail curieux, qui ne se trouve que dans la version 'y' du *Physiologus* latin (chapitre 9 de l'édition de Carmody), ni en grec (chapitre 7 de l'édition de Sbordone), ni dans la version 'b' (la version 'x' ne préserve pas ce chapitre).⁴⁸ Même si Faraci signale justement que la mise en parallèle des deux oiseaux dans le *Physiologus* 'y' peut avoir été induite par le fait que l'aigle est lui aussi un symbole de résurrection, ce changement de texte dans le *Physiologus* 'y' reste étrange et mérite plus ample réflexion.⁴⁹ Salvador-Bello note avec justesse

48 D. Faraci: Sources and Cultural Background. The Example of the Old English *Phoenix*. Dans: RCCM 42, 2000, pp. 225–239, ici pp. 234–237.

49 Version 'y' (édition Carmody) : *inuenit aquilam magnam*. Le manuscrit grec 'Π' et les manuscrits qui sont restés le plus proche du texte de 'Π', 'EAI', ont : εὕρισκεται γενόμενον ὡς τὸ πρῶτον (apparat de Sbordone), qu'on peut traduire « il [le phénix] a été trouvé étant devenu comme auparavant » (ce qui se trouve aussi, plus ou moins, dans la version arménienne). Le texte grec édité par Sbordone est celui-ci : εὕρισκει αὐτὸν πετεινὸν τέλειον (« il [le prêtre] le trouve [comme un] oiseau parfait »), ce qui se retrouve dans la version latine 'b' (édition Carmody) : *inuenit eam iam statu suo integrum*

que, dans le poème, le phénix renaît d'abord comme un jeune aigle, puis comme un aigle adulte, ce qui ne se trouve tel quel que dans les manuscrits latins 'PLQ' (p. 235), cette variante étant certainement une innovation de ces manuscrits pour rendre le texte moins étrange. Il est donc possible, comme le suppose Salvador-Bello, que l'auteur du *Phoenix* ait pu être influencé par un texte du *Physiologus* relevant spécifiquement de la branche 'PLQ' (pp. 234–236). En revanche, l'orthographe du mot *fenix* avec un 'f' plutôt que 'ph' (p. 235), cette dernière se trouvant seulement dans les manuscrits 'MN', ne prouve rien, car il s'agit d'une différence insignifiante, peut-être due à une hypercorrection de 'MN' (et donc une variante secondaire dans ces deux manuscrits seulement).

Le chapitre 8 est intitulé « The *Physiologus* in the Context of the Benedictine Reform » (pp. 243–258). Il commence par une discussion de la mention d'un *Liber bestiarum* dans la donation d'Æthelwold à Peterborough, datée des environs de 970 (p. 243). Comme je l'ai déjà expliqué plus haut, je ne trouve pas qu'il soit « highly probable » (p. 243) que cette mention soit une référence au *Physiologus*. Plus intéressante pour notre sujet est la discussion d'une glose sur le lion, tirée du *Physiologus*, dans le manuscrit London, BL, MS Royal 12 C, avec la particularité que les petits naissent non pas morts, mais aveugles (pp. 254–256).⁵⁰

La troisième partie (« The Two Anglo-Saxon *Physiologus* Versions », pp. 259–376) concerne les trois chapitres du *Physiologus* contenus dans le manuscrit Cambridge, Corpus Christi College, 448, d'une part, et ceux contenus dans l'*Exeter Book*, d'autre part. Il n'y a rien de vraiment nouveau dans cette partie.

atque perfectam auem phoenicem, attestant encore une fois que l'auteur de cette version a non seulement utilisé la version 'y', mais aussi un autre exemplaire du texte grec : voir Boodts/Macé (note 11), pp. 136–137. Il faut noter que la branche grecque 'Σas' a μέγα (comme la version éthiopienne) au lieu de τέλειον. Je me demande si la leçon de la traduction 'y' ne peut pas s'expliquer par une mélecture de son modèle grec ΕΥΡΙΣΚΕΤΑΙΓΕΝΟΜΕΝΟΝ en ΕΥΡΙΣΚΕΙΑΕΤΟΝΜΕΓΑΝ, mais cette explication n'est pas entièrement satisfaisante. Dans le chapitre sur le vautour, sur lequel nous travaillons en ce moment, la traduction latine 'y' est pleine de fautes difficiles à expliquer.

50 On trouve la même chose dans la citation du *Physiologus* chez le Pseudo-Eustathe (PG 18, 737D10–740A1). Il peut s'agir, indépendamment, d'une même volonté de rendre cette notice sur le lion plus vraisemblable. Pour la théorie selon laquelle le lion naît aveugle, voir Physiologos. Le bestiaire des bestiaires. 2e éd. Texte traduit du grec, introduit et commenté par A. Zucker. Grenoble 2005, p. 59.

Une série d'appendices complètent le volume :

1. « Diachronic Chronology of the *Physiologus*, with Relevant Works and Cultural Manifestations » (pp. 385–386)
2. « Chronology of the Manuscripts Containing the Three Main Latin *Versiones* and Other Related Texts » (p. 387)
3. « The Order of the Chapters of the Laud and the Arras *Physiologi*, as Compared to *Versio Y* » (pp. 389–390)
4. « Annotated Edition and Translation of the Corpus *Physiologus* » (pp. 391–395)
5. « Further Manuscript Images of the *Physiologus* » (pp. 397–403) ; il s'agit des figures 18–24, qui sont en pleine page et en noir et blanc ; les autres illustrations, qui ne sont pas en pleine page, se trouvent dans le corps du texte et plusieurs sont en couleurs.

Après la bibliographie (pp. 405–432), trois index sont fournis : des « manuscrits » (pp. 433–438), des « animaux, pierres, plantes et créatures fabuleuses » (pp. 439–441) et un « index général » contenant les noms de personnes et de lieux, les titres des œuvres et les concepts remarquables (pp. 442–453).

En conclusion, si la mise en évidence du manuscrit d'Arras est une contribution importante aux études sur le *Physiologus* latin, et si l'on peut admirer la masse de travail que représente la réalisation de cet ouvrage, l'absence de critique vis-à-vis de la littérature secondaire, d'une part, et la mécompréhension de la méthode philologique, d'autre part, en diminuent fortement la valeur.

Caroline Macé, Universität Hamburg
 Centre for the Study of Manuscript Cultures
 DFG-ANR Projekt PhysioLab: The Physiologus in the Digital Laboratory
 caroline.mace@uni-hamburg.de

www.plekos.de

Empfohlene Zitierweise

Caroline Macé: Rezension zu: Mercedes Salvador-Bello: The History of the *Physiologus* in Early Medieval England. Turnhout: Brepols 2024 (Studies in Old English Literature 5). In: Plekos 27, 2025, S. 561–578 (URL: <https://www.plekos.uni-muenchen.de/2025/r-salvador-bello.pdf>).

Lizenz: Creative Commons BY-NC-ND
